

MARIAGE AU MARAIS

MARIAGE AU MARAIS

Martine Plouvier-Vivien

Ouvrages du même auteur :

Aux éditions Alzieu :

Pour que survive l'espoir

L'hymne à l'arbre qui pleure

Rendez-vous à Rio

The Book Edition :

Esther

Ainsi parlait l'ange in

Envol sous influence

La pastille

Iridescence

©Copyright Martine Plouvier-Vivien

ISBN 979-10-96062-09-6

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction
interdits

JULIE ET DAMIEN

Avant même d'avoir quitté l'appartement, il l'avait senti. Puis su avec certitude : ce week-end serait le dernier round. L'ultime épreuve. La tête sur l'échafaud. Ou bien l'inverse. Allez savoir... Quitte ou double.

Julie avait les mains crispées sur le volant, la mine boudeuse. Elle passait les vitesses d'une main nerveuse, l'œil rivé sur la route. Soudain, surgi de nulle part, un chien traversa juste devant eux. Sans regarder dans le rétroviseur ni actionner le clignotant, elle donna un brusque coup de volant qui leur fit faire un écart d'au moins cinq mètres. Le chauffeur du véhicule qui les suivait, fort heureusement à une distance raisonnable, fit crisser ses pneus en freinant à mort, puis les bombardait aussitôt de décibels furieux en laissant sa main plaquée sur le klaxon. *Finalement, le dernier round sera peut-être pour aujourd'hui...* pensa Damien, fataliste. *Il nous reste quand-même cinq cent kilomètres à parcourir !*

Depuis six mois qu'ils se connaissaient, Julie et lui, Damien avait la sensation permanente de passer une sorte d'examen d'aptitude. Chaque nouvelle épreuve étant plus difficile que la

précédente. *Cette fille a un caractère de cochon et une façon exaspérante d'affirmer son féminisme*, se disait-il à chacune de ses sautes d'humeur ou de ses accès d'autoritarisme. Cette fois, elle avait tenu mordicus à prendre le volant la première. Si jamais il avait manifesté la moindre velléité de contestation, elle serait immédiatement montée sur ses grands chevaux. Sans aucun doute. Comme si l'ordre des choses avait la moindre importance ! Mais pour avoir la paix, il avait laissé tomber. Et c'était ainsi pour tous les détails de leur vie commune, chacun d'eux constituant une sorte de test. Elle guettait sans cesse ses réactions. Il le voyait dans la prunelle brillante de ses petits yeux perçants, dans le lobe tressaillant de son oreille fine, toujours à l'affût d'un mot mal placé, d'une erreur de langage, d'un lapsus. Si, d'aventure, il démontrait un seul petit signe de machisme envers elle, à quelque moment que ce soit, elle l'éjecterait probablement aussitôt de sa vie. Et de la voiture par la même occasion. Comme ça, d'un claquement de doigt. Elle était comme ça, Julie. *C'est sûrement dû à la mauvaise expérience qu'elle a vécue avant de me connaître*, se disait-il à chaque fois, comme pour mieux l'excuser. Une expérience nommée Marcus. Le genre de type à éviter à tout prix, mais que Julie avait malencontreusement laissé entrer dans sa vie et

qui l'avait rendue très malheureuse. En un sens, il la comprenait. Elle n'avait sûrement aucune envie de se tromper une deuxième fois ni de revivre une relation toxique. Mais tout de même, ils se connaissaient depuis plusieurs mois, maintenant, tous les deux ! Elle avait quand-même eu largement le temps de se rendre compte de sa fiabilité et du fait qu'elle pouvait avoir toute confiance en lui ! Mais non, l'examen de passage s'étalait en longueur. Il avait beau chercher, il ne distinguait aucun signe de déridage sur le visage presque constamment fermé de sa compagne, ni aucune petite lueur d'enthousiasme. Et il commençait à en avoir sérieusement assez !

Seulement voilà, le problème – et c'était un problème majeur –, c'était qu'il était fou amoureux d'elle. Et puis, le point positif dans tout ça, après tout, c'était que la vie avec elle n'était pas monotone. Elle était même passionnante. Et mouvementée. Ah ça, pour être mouvementée, elle l'était ! Il lui fallait toujours de la nouveauté, à Julie, de l'originalité, de l'anticonformisme. Un trait de famille, certainement... Parce que question originalité, elle n'arrivait tout de même pas à la cheville de sa sœur : Amandine de son prénom. Cause de leur dernière dispute expliquant la mine renfrognée de sa chère et

tendre. Cause également de leur présence dans cette voiture, sur cette route nationale où la circulation était plutôt fluide et douce, contrairement à l'élocution hachée et cinglante de Julie.

Depuis environ un quart d'heure maintenant, elle massacrait la boîte de vitesse de ses gestes spasmodiques. Son pied nerveux appuyait sur la pédale de frein de manière intempestive. Ce qui, de l'extérieur, devait leur donner à tous les deux l'air de ces petits chiens que l'on posait jadis sur la plage arrière des voitures et qui remuaient la tête à la moindre secousse. Et tout ça parce qu'il avait osé dire de sa sœur qu'elle était un peu barrée ! Quel sacrilège ! Quel crime de lèse-majesté ! Pourtant c'était bien vrai qu'elle était un peu déjantée, sa sœur, avec ses idées biscornues qu'elle imposait en plus sans vergogne à tout le monde, sans jamais se soucier de l'avis des uns est des autres ! Mais attention, il ne fallait pas toucher à Amandine ! Jamais ! Ni à aucun autre membre de sa famille, d'ailleurs. Même si Julie pensait bien souvent la même chose de sa sœur, elle seule avait le droit de faire des remarques à son propos. Et là, Damien avait osé en faire une des plus désobligeantes, de remarque. Alors la mouche des jours d'orage avait instantanément piqué Julie. Et maintenant, elle était remontée pour au moins trois cent kilomètres ! À cette pensée

déprimante, Damien décida de tout faire pour apaiser les choses :

— Tu ne vas quand-même pas me faire la tête pendant tout le trajet ? Qu'est-ce que j'ai encore dit de mal ?

— Ce que tu as dit de mal ? Ce que tu as dit de mal ? Non mais je rêve ! Je voudrais bien savoir comment tu réagirais si je traitais ton frère de cinglé comme tu le fais pour ma sœur !

— Premièrement, je n'ai pas traité ta sœur de cinglée. Et deuxièmement, je trouve que tu prends la mouche un peu trop facilement. Te rends-tu compte de l'agressivité avec laquelle tu me parles ?

— Il y a franchement de quoi ! Tu n'arrêtes pas de critiquer tout et tout le monde. Et particulièrement les gens auxquels je tiens. Je me demande si tu ne serais pas un peu jaloux, par hasard...

— Ça ne fonctionne vraiment pas bien dans ta tête. Pourquoi serais-je jaloux ? J'ai seulement osé dire que ta sœur avait encore voulu se faire remarquer avec ce mariage, c'est tout !

— Se faire remarquer ! Se faire remarquer ! Et voilà ! C'est tout à fait toi, ça ! C'est bien ta manière « *petit bourgeois* » de réagir, tiens ! Il ne te serait pas venu à l'esprit que c'est

seulement sa façon à elle d'être en conformité avec son style de vie écolo ? Ou tout simplement qu'elle trouve cette idée réellement géniale ? C'est son mariage, tout de même, merde !

— Ne sois pas grossière, s'il te plaît. Ok, je respecte sa manière de vivre écolo. Mais elle n'était pas obligée de se marier dans un arbre.

— D'abord, elle ne se marie pas dans un arbre, mais dans une cabane dans un arbre, ce n'est pas la même chose. Et puis, si ça lui plaît à elle ? C'est son mariage, point barre !

— Ok, ok, n'en parlons plus.

— ...

— J'espère au moins qu'il ne pleuvra pas. Parce que je ne sais pas si tu as remarqué, mais l'arbre en question, d'après la photo, c'est pas un baobab. On n'y logera pas tous, dans cette minuscule cabane. Pour la plupart d'entre nous, en tout cas, nous serons dehors, sur l'herbe. En cas de drache, vu qu'ils annoncent des orages, ta jolie petite robe bleu clair va virer à l'indigo. Et je ne te parle même pas de tes escarpins blancs.

— Pff...

— Tu as pensé à prendre des bottes de caoutchouc et un parapluie ?

— Arrête...

— Le mieux, c'est de s'habiller tout de suite en Tarzan et Jane. Ça va pour toutes les météo, ces tenues.

Julie éclata de rire.

Trêve de dispute. Pour cette fois, du moins.

*
**

Après deux cent kilomètres, Julie se sentait fatiguée. Il fallait dire qu'elle s'était couchée tard la veille au soir et qu'ensuite, elle avait eu une nuit très agitée. Ses problèmes de boulot l'obsédaient littéralement. Elle aurait bien aimé réagir autrement, se montrer forte, rester zen en toutes circonstances, mais elle n'y arrivait pas. Elle prenait trop les choses à cœur. Elle ruminait. Même la nuit. Pas étonnant qu'elle fût si fatiguée ! Pourtant, pas question de se montrer faible, surtout devant Damien. Elle savait trop bien ce qu'entraînait le fait de laisser voir ses faiblesses à un homme ! C'était d'ailleurs pourquoi elle avait tenu absolument à conduire en premier. Mais là, ses yeux se fermaient tous seuls. Alors s'ils voulaient avoir une toute petite chance d'arriver vivants à destination, tous les deux, il était peut-être temps qu'elle passe le volant à Damien.

Elle actionna le clignotant, puis s'engagea vers une aire de stationnement. La sensation de ralentissement de la voiture réveilla tout doucement Damien, lequel, de toute façon, ne dormait que d'un œil. Il tourna la tête vers Julie et l'interrogea en silence.

— Je suis fatiguée, lui dit-elle. Je n'arrive pas à garder les yeux ouverts. Je sais qu'on avait dit trois cents kilomètres chacun, mais tu veux bien prendre le volant tout de suite ?

— Bien sûr, chérie, pas de problème.

Damien descendit aussitôt du véhicule et se mit au volant, de bonne humeur. Julie sourit. Elle n'avait jamais vu quelqu'un sortir aussi facilement du sommeil avec un aussi beau sourire. *Il est quand-même super, mon nouvel amoureux*, se dit-elle. *Pourtant, je ne suis pas toujours très sympa avec lui. Il va falloir que je fasse plus d'efforts, sinon il va vite en avoir assez. Je ne sais pas pourquoi je suis comme ça... C'est un type bien, attentionné, bourré d'humour. Il m'aime et me respecte. Je suis bien avec lui. Et puis, on ne s'ennuie jamais tous les deux. Alors pourquoi est-ce que je ne peux m'empêcher de l'agresser ? Je voudrais qu'il me quitte que je ne m'y prendrais pas autrement. Je tiens à lui, bon sang ! Je n'ai pas du tout envie qu'il parte ! Voilà, je l'ai dit. Enfin... je l'ai pensé.*

Pourvu qu'il ne m'entende pas penser, en plus. Avec tous les dons qu'il a, il possède peut-être aussi celui-là... Et puis après tout, même si c'est le cas, ce n'est pas grave. S'il n'éprouvait aucun sentiment pour moi, il serait déjà parti, non ? Avec tout ce que je lui balance comme vacheries à longueur de temps ! Il faut même qu'il soit sacrément accroché !

Inconscient des pensées intimes de Julie, Damien lui dit gentiment, le sourire aux lèvres, et ponctuant sa phrase d'un clin d'œil :

— Ça va chérie ? Tu peux dormir sur tes deux oreilles, tu sais. Ne t'inquiète pas, j'ai la bête en main. Elle m'obéit au doigt et à l'œil.

Elle lui répondit par un sourire. En cet instant, elle vit dans les yeux de Damien tout ce qu'il était, tout ce qui l'avait séduite chez lui et qui le rendait si précieux à ses yeux. Elle aurait voulu se noyer dans son regard, là, tout de suite, en cet instant unique, presque magique, où elle prenait vraiment conscience de son amour pour lui. Damien décela aussitôt dans l'intensité de son regard un comportement inhabituel chez elle, se demandant même s'il n'était pas en train de rêver. Il en fut aussitôt attendri, ému comme au premier jour de leur rencontre. C'était un regard profond, émerveillé et sensuel, dans lequel il

aurait aimé se perdre, mais qu'en cet instant il ne pouvait soutenir, hélas, au risque de quitter la route. Il sourit simplement, ravi. Heureux. Amoureux comme jamais. Julie posa tendrement la main sur sa cuisse et lui répondit :

— Merci, chéri. Tu as raison, j'ai besoin de dormir.

Aussitôt elle se laissa aller nonchalamment sur l'appui-tête et ferma les yeux, le sourire aux lèvres, heureuse, elle aussi, à la pensée de ce beau week-end qu'elle s'apprêtait à passer avec son amoureux. Et ce, qu'il fasse soleil, qu'il pleuve ou bien qu'il vente.

JANICE

Dès les premiers mots elle l'avait su avec certitude. C'était lui qu'elle attendait depuis toujours. Un jour, ses rimes sombres s'étaient mises à danser devant ses yeux ébahis. Valse macabre sur l'écran noir de ses nuits blanches. Les syllabes volaient en pleurant, explosaient de lumière dans l'ombre angoissante des souvenirs douloureux. Ses mots étaient sa voix dans le désert. Son glaive et son armure. Son drapeau. Son glas dans les ténèbres. Son chant de délivrance.

Jamais elle ne saurait vraiment comment ni quand elle avait entendu son cri. Car il s'agissait bien d'un cri. Plus qu'un cri. Un hurlement interminable qui jaillissait de ses mots en un flot continu et qui perçait l'infini de sa peine étouffée. Un vagissement de souffrance et de désespoir. Un SOS. Un appel de dernière heure. Son cri était devenu le sien à elle aussi, en un instant. Comme si son âme s'était soudain fondue dans la sienne, cette autre inconnue, palpitante et rebelle.

Quelques mois auparavant Janice avait décidé d'ouvrir un blog. Comme des milliers d'autres avant elle, elle avait un jour éprouvé le désir de s'exprimer sur la toile. D'y livrer ses

ressentis. Sa vision de la vie, du monde. Ses espoirs, ses rêves. En vers. En prose. En chanson, En images. Pourquoi cette idée avait-elle jailli un jour dans son esprit, telle une évidence ? Pourquoi en elle, pour qui le mot « discrétion » était depuis toujours comme une armure contre le mal potentiel, une protection contre l'orgueil aussi ? Pourquoi avait-elle décidé de rejoindre cette communauté des âmes sensibles éprises d'idéal et de liberté, qui surfent sur la toile comme ils naviguent sur un radeau à la dérive ? Car la plupart des blogs vers lesquels elle se sentait irrésistiblement attirée suintaient la souffrance et la solitude, la désespérance d'une autre vie, d'un ailleurs plus lumineux et plus pur. Elle-même ne faisait pas partie de ces âmes en errance, oh non ! Elle avait trouvé en son être intérieur, et depuis fort longtemps, au hasard de sa route et au gré d'une expérience troublante avec la mort, un désir puissant, lumineux et conquérant de vivre ses rêves jusqu'à l'ultime. Elle voulait plus que tout les faire fructifier, les partager, pour mieux éclairer le ciel de ceux qui s'en sentaient encore incapables, puis ressentir en retour le bonheur d'avoir été utile à quelqu'un. Mais de sa part, point de sentiment négatif, pessimiste, défaitiste, encore moins alarmiste. De manque affectif non plus. Du moins le croyait-elle en toute bonne foi.

Jusqu'à ce jour où pour répondre au commentaire d'un visiteur au pseudo de Mika'il qui venait de passer sur ses pages, elle s'était rendue à son tour sur les siennes. Dès qu'elle avait posé les yeux sur l'un de ses poèmes, elle avait été conquise. En un instant. En un seul souffle. Après avoir lu la dernière ligne, figée d'admiration et d'attente impatiente, elle était mollement retombée sur sa chaise. Tout son corps s'en était retrouvé parfaitement détendu, son esprit apaisé. En apesanteur. Comme après une séance de relaxation profonde. Elle en avait eu les larmes aux yeux. Non de tristesse due à la teneur sombre et lourde des mots qu'elle venait de découvrir, mais bien parce qu'elle avait entrevu en eux autre chose, au-delà. Une sorte d'espérance larvée attendant d'être révélée. Et aussi parce que les mots de cet être tourmenté qui écrivait divinement bien, ressemblaient étrangement aux siens, ces mots qu'elle aurait pu elle-même écrire un jour, il y avait de cela très longtemps. Ces mots qu'elle percevait encore parfois lorsqu'ils parvenaient à percer le halo radieux de son esprit, malgré sa volonté tenace d'être heureuse et son acharnement à défier la nostalgie.

Au souvenir de ces moments hors du temps, Janice se laissa aller tout doucement, bercée par l'écho de ces rimes qui continuaient à résonner en elle. Jusqu'au plus profond d'elle-

même. Elle avait la sensation indescriptible d'un bien-être total, d'une plénitude inexprimable. Inexplicable aussi. Comme un sentiment de retour au bercail. Et par-delà la profonde compassion qu'elle éprouvait pour cet être malmené par la vie, visiblement en état de grande souffrance, elle ressentit aussi cette merveilleuse et rarissime impression éprouvée lorsque l'on rencontre pour la première fois cet être qui nous correspond totalement. Sans même qu'on le connaisse encore. Sans que l'on puisse en expliquer la raison. Seulement parce que par l'alchimie d'un instant magique, un instant unique de sa vie, l'on a tout à coup l'étrange certitude d'être enfin complet. Unifié. Guéri. Réparé de l'intérieur. Transcendé.

Était-ce ce que l'on appelait faire l'expérience de la rencontre avec son âme-sœur ? Janice était-elle en train d'expérimenter cela ? Elle l'ignorait encore, mais cette visite dans l'univers de Mika'il fut la première d'une longue série d'autres, qu'elle-même lui faisait régulièrement sous le pseudo de Dana, attendant avec impatience ses propres visites à lui dans son univers à elle.

Quand elle disait « lui », elle n'était d'ailleurs pas absolument sûre qu'il s'agisse bien d'un homme. Certes, sa façon d'écrire, les mots employés, la teneur de ses textes, la

virilité de ses rimes et de sa prose, et bien sûr les mots et adjectifs employés pour s'exprimer et se décrire, laissaient deviner un auteur masculin, mais après tout, elle se trompait peut-être. On avait déjà vu des femmes écrire comme des hommes. On avait même vu des femmes se faire passer pour des hommes, chose aisée sur la toile lorsque l'on préfère rester caché derrière un pseudo.

Janice était une femme plutôt réservée, discrète, secrète, voire introvertie, bien qu'armée d'un esprit bouillonnant d'idées nouvelles et originales. Dana était libre et indépendante, sûre d'elle, déterminée. Elle allait de l'avant, arborant fièrement le drapeau de la liberté, rayonnante d'espoir pour demain, vibrante de passion pour la vie, rebelle, toujours partante pour les causes justes, touchante de simplicité, de naïveté parfois, animée qu'elle était d'une volonté farouche de changer le monde. Janice et Dana étaient bel et bien une même et unique personne, Dana étant tout simplement la révélation au grand jour d'une Janice libérée de ce carcan de soumission apeurée qui l'entravait depuis toujours.

Janice était ce que l'on peut appeler une femme sans histoire. Mariée. Mère de deux enfants déjà adolescents. Profession : secrétaire de direction. Une existence bien huilée,

partagée entre ses activités professionnelles souvent stressantes, son rôle d'épouse non moins stressant, et celui de maman, de loin celui qui la motivait le plus et lui donnait aussi le plus de satisfaction. Non pas qu'elle attendît de ce rôle de mère quelque-chose de gratifiant pour elle-même, ni même une quelconque reconnaissance, non. Janice était de ces mères parfaitement conscientes du fait que leurs enfants ne leur appartiennent pas, qu'ils sont là pour un temps, celui de l'apprentissage de la vie. Elle savait aussi qu'un jour ils partiraient, que c'était dans l'ordre des choses, car eux aussi devaient découvrir la vie de leur propres yeux et en affronter les obstacles munis de leurs propres armes. Elle avait bien conscience du fait que le rôle d'une mère ici-bas est d'offrir à ses enfants le maximum de bagages utiles pour affronter toutes les épreuves de la vie. Et c'était bien ce qu'elle faisait, jour après jour, avec beaucoup d'application, d'enthousiasme et de bonne conscience. Pensant bien faire. Faisant au mieux. Ce qui ne l'avait pas empêchée un jour de se voir affublée du surnom désobligeant de « mère-poule ». On dit qu'il vaut mieux être « mère-poule » que mère indifférente, abusive ou tortionnaire. Mais dans la bouche de ses enfants, ce terme résonnait comme un reproche. Peut-être avaient-ils compris, inconsciemment,

que cette fonction de mère légèrement possessive occultait complètement toutes les autres, celles de sa vie de femme, dans sa sphère amoureuse, culturelle et sociale. Sans doute avaient-ils compris aussi, d'instinct, que l'absence de vie amoureuse de leur mère altérerait, d'une certaine manière, l'amour qu'elle leur portait. Car tout en étant la meilleure des mères, elle reportait en même temps sur eux, depuis des années, toute l'attention et l'affection dont elle était privée dans sa vie de couple. Pour Janice, la tendresse n'était ni plus ni moins qu'un pigeon voyageur venu se poser un jour sur sa vie, puis reparti un matin, sans préavis, après avoir déposé en cadeau sur ses épaules une écharpe rêche au doux nom de solitude. Et elle l'endurait chaque jour un peu plus, cette solitude de plus en plus prégnante. Au point que celle-ci faisait naître devant ses yeux, de plus en plus souvent, l'image d'un insecte pris dans une toile d'araignée. Une solitude avec un parfum : celui du pourrissement des feuilles d'automne. Un visage : celui de la faucheuse, noir, caché sous un capuchon tout aussi ténébreux. Un son : celui du métronome qui égrène les secondes, d'interminables secondes. Un goût : celui du sang, coulant à flot d'une plaie ouverte. Une texture : celle d'un biscuit périmé depuis longtemps, qui se désintègre en poussière sous des

doigts fébriles et impatients. Une solitude rance, à l'odeur tenace, à l'écho sournois et dédaigneux. Une ombre dans la nuit.

Ce matin là, quand elle en prit subitement conscience, Janice ressentit un profond malaise et un vide immense. Les larmes se mirent à couler, d'abord doucement, puis à flot. Elle en était là de sa vie : seule et désespérée. Un seul être réussissait cependant à dissiper par instant cette amère solitude: Micka'il. Il lui suffisait de lire une seule de ses lignes et elle se sentait immédiatement transportée. Où, en quel temps, en quel lieu, elle eût été bien incapable de le dire, mais dans ces moments là, une chose était sûre : elle n'était plus là. Elle était ailleurs, dans un autre monde. Apaisée, heureuse. Au point qu'elle ne pensait plus qu'à revivre encore et encore ces moments. Avec impatience. Joie anticipée. Gourmandise. Elle savourait chacun de ces instants comme un bonbon au caramel, le faisant durer le plus longtemps possible. Jusqu'à l'ultime seconde, celle où elle parvenait à la dernière ligne de son poème. C'était généralement la plus belle, la plus intense, celle qui lui laissait à chaque fois un arrière-goût d'inachevé et qui la propulsait au plus haut sur la gamme des notes de musique de son corps. Elle en était arrivée à ne plus rien désirer d'autre que

ces moments privilégiés de rencontre avec cet être désincarné, tout entier contenu dans ses rimes. Le matin, elle se levait en pensant à lui. Le soir, s'endormait en pensant à lui. Et chaque moment de la journée était ponctué d'une pensée vers lui. Une pensée innocente et pure, mais vibrante d'émotion contenue. Il était devenu son obsession, son ombre. Elle commençait à s'en inquiéter, à se demander si c'était une bonne chose, car elle en venait même à négliger tous les autres compartiments de sa vie. De sa vie réelle. Peut-être devrait-elle espacer ces moments de rencontre virtuelle avec lui... Finalement, le mariage de sa nièce auquel elle s'apprêtait à assister, serait peut-être l'occasion de faire un break, le temps de remettre ses idées en place.

Sergio, son mari, refusait de l'y accompagner. Trop de travail, soi-disant. Il ne pouvait se permettre de laisser ses dossiers pendant plusieurs jours. Par ailleurs, faire plus de huit cent kilomètres en voiture pour un week-end n'était pas vraiment indiqué pour son dos, trop malmené ces temps derniers. Il préférerait se reposer tranquillement à la maison. *Eh bien, grand bien lui fasse !* se dit Janice, vexée qu'il ne fasse pas au moins un petit effort pour le mariage de sa belle-sœur. *J'irai seule, comme d'habitude. Et puis finalement, ce n'est pas*

si grave. Prenons les choses de façon positive, ce break nous fera sans doute le plus grand bien à tous les deux. Même pas cinq secondes plus tard, elle se remit à penser différemment : non, décidément, cette défection de Sergio n'est pas acceptable. De toute façon, il n'a jamais aimé la famille de mon beau-frère. Il est vrai qu'ils sont tous un peu spéciaux, surtout Ernestine et Amandine. Et puis tous les autres ont aussi des caractères bien trempés. Il n'est pas rare que les mots fusent et se terminent par de mémorables disputes familiales. Mais ils ont tous le cœur sur la main et ont toujours reçu Sergio avec beaucoup de gentillesse, même si lui n'a jamais fait beaucoup d'efforts de son côté. Ils ne méritent vraiment pas un tel dédain de sa part. Et moi non plus, d'ailleurs, je ne le mérite pas. Enfin, c'est comme ça, personne n'y peut rien... ce ne sera tout bonnement qu'un affront de plus de sa part...

MARIUS

Marius sourit en relisant le faire-part de mariage de son amie. Il avait éclaté de rire en le découvrant dans sa boîte aux lettres quelques semaines plus tôt. *C'est bien d'elle, ça !* s'était-il esclaffé. Tout d'abord, la taille de la carte : gigantesque ! Comment le facteur avait-il réussi à la glisser sans l'abîmer dans sa petite boîte non normalisée resterait pour toujours une énigme. Puis l'image sur la carte : un arbre creux. Et à l'intérieur du creux – en forme de cœur, évidemment – les deux amoureux, les yeux dans les yeux, trinquant, non pas avec une coupe de champagne, mais avec un bock en terre cuite couleur caca d'oie, muni de deux oreilles pour les anses et d'un gros nez d'ours pour la déco de la face avant. *À ce stade, "mauvais goût" n'est même plus un terme assez fort*, s'était dit Marius, amusé. Enfin, en tout cas pour toute personne qui ne connaît pas Amandine comme moi je la connais. Moi je suis son ami d'enfance, normal que je trouve ça normal. Mais je me demande bien comment ses parents auront pris ça. Surtout son père coincé de chez coincé. Ce mariage promet d'être des plus

amusants...

Scrutant de nouveau chaque détail de l'image, il éclata soudain de rire. Car il venait d'en découvrir un nouveau, lequel lui avait jusqu'alors échappé : Dans l'une des branches feuillues de l'arbre, se cachait un petit lutin. Tout vert, raison pour laquelle il ne l'avait pas remarqué jusque là. Rien d'étonnant, il est tout de même assez rare, quand on lit un faire-part de mariage, d'avoir, pour l'occasion, à suivre un jeu de piste. Le lutin semblait ricaner. De sa bouche édentée, sortaient les trois mots de l'onomatopée préférée d'Amandine : « *hi hi hi* ». Marius continua à observer attentivement l'image, se disant que peut-être il allait trouver d'autres indices... Indices de quoi d'ailleurs, *that was the question*¹, mais avec Amandine, rien ne vous semblait jamais étrange, puisqu'elle-même l'était, étrange. Elle semblait appartenir tout entière au monde de l'insolite. Elle en était même habitée, jusque dans la plus infime partie de son être. Certaines personnes à l'esprit cartésien – ou tout simplement réalistes – trouvaient cela bien trop inhabituel pour risquer ni même avoir envie de la côtoyer. Cela pouvait se comprendre, mais tout de même ! Certes, Amandine est une

¹ *That was the question* : là était la question

écolo pure et dure, ce qui explique le choix de ce faire-part pour le moins inattendu. Ok pour le côté écolo, mais pourquoi avoir choisi une taille de carte aussi démesurée ? Ça, c'est vraiment bizarre comme réaction. *D'ailleurs, elle a dû le faire elle-même*, en conclut-il, *ça ne se trouve sûrement pas dans le commerce, ce format XXL.*

Mais le meilleur de tout, c'était encore le texte : « *Amandine la fée colombine et Valentin, le gentil lutin ont le plaisir de vous convier à la célébration de leur fusion amanvale - comprendre « âmes en val », le 23 juin, devant l'autel de l'arbre magique, en l'église de la cathédrale verte* ». Plus kitch, comme invitation, ce n'était pas possible. Seulement voilà, il s'agissait bien du mariage d'Amandine, cette chère Amandine, compagne de ses aventures enfantines, quand elle et lui sillonnaient les sentiers à pied ou à vélo et surtout exploraient les fossés, conches et rigoles de la Sèvre niortaise sur leur radeau de fortune. Il se souvenait encore de leurs virées téméraires. Et aussi des réprimandes parentales qui suivaient. Car il leur était strictement interdit de naviguer dans quelque embarcation que ce fût, en l'absence de leurs parents. Encore plus de s'amuser à faire du feu sur l'eau ! Certains endroits étaient réputés dangereux. Ils avaient beau savoir nager, ils

pouvaient très bien s'embourber dans la vase, et même, pourquoi pas, se noyer. Pour les dissuader définitivement de s'aventurer seuls dans le marais, leurs parents invoquaient régulièrement le « *bras rouge* », ce légendaire croque-mitaine qui happait et engloutissait tous ceux qui s'aventuraient sur son territoire. Peine perdue, évidemment. Amandine et Marius n'obéissaient à aucune injonction autoritaire ni ne se laissaient effrayer par aucune fable d'un autre temps, aussi effrayante fût-elle. La nuit tombée, ils se rejoignaient sous le frêne de la sorcière blanche – ainsi que l'avait baptisé Amandine – et en avant pour de nouvelles aventures sous la lune ! Quand il y repensait, il se disait que ses parents en auraient fait une attaque, s'ils l'avaient su...

Pour en revenir au texte du faire-part, Marius eut soudain une révélation qui le fit sourire : son amie espiègle avait probablement voulu faire un pied de nez à tous ceux qui se moquaient toujours d'elle pour sa croyance en l'existence des fées, lutins, gnomes, et autres élémentaux du marais. C'était de bonne guerre après tout...

Et voilà qu'il se trouvait maintenant dans le train direction Niort. Et très content d'y être. Il n'avait pas revu Amandine

depuis un bail, en fait depuis qu'il était monté faire ses études à Paris – selon la formule consacrée –, c'est-à-dire deux ans plus tôt. Bien sûr, ils communiquaient régulièrement par Skype ou par SMS, mais ce n'était pas la même chose que de se voir face à face. Il lui tardait de la retrouver, sa petite amande des bois, comme il la surnommait alors gaiement dans les moments où sa fraîcheur et sa spontanéité l'attendrissaient particulièrement. Il avait hâte de la revoir évoluer dans son environnement préféré, celui qui finalement lui allait si bien : les bois et le marais. Il lui arrivait encore parfois de se demander s'il n'avait pas été un peu amoureux d'elle, à une certaine époque. D'ailleurs tout le monde le pensait. Ses amis pariaient tous sur un mariage futur entre eux deux. Quand un jour il les avait fermement détrompés, un seul d'entre eux avait bien voulu le croire. Le fait était qu'à l'époque il s'interdisait lui-même de songer à cette éventualité. Son avenir, il l'avait bien tracé. Il l'avait défini une fois pour toutes dans les moindres détails, ne laissant absolument rien au hasard. Il voulait poursuivre ses études à Paris. Une admission à la Sorbonne ça ne se refusait pas ! Il avait de l'ambition à revendre, Marius, et il était clair qu'il avait plus de chance de réussir en quittant sa région natale. Amandine, quant à elle, toute petite déjà, était une fille de la

nature, à mille lieues des grands centres industriels et commerciaux, amoureuse de ses forêts, de ses vallées, de ses monts, de ses rivières. Une passion qu'elle revendiquait bien volontiers, chaque fois que l'occasion se présentait. C'était même une militante acharnée, Amandine, toujours prête à défendre bec et ongle son marais chéri, contre tous les investisseurs qui auraient voulu l'abîmer. Dans l'éventualité où Marius aurait été amoureux d'elle, il n'aurait pas eu le cœur de la couper de ses racines en l'entraînant avec lui vers la capitale. Ce départ l'aurait tuée, sa petite amande. Moralement, évidemment, mais peut-être aussi physiquement à la longue, pourquoi pas... l'esprit n'a-t-il pas depuis toujours force de loi sur le corps ? Et à l'époque il ne tenait pas à ce qu'Amandine souffre de se sentir exilée loin de sa chère Gaïa.

En y repensant ce jour-là, bercé par le roulis du train sur les rails, il se félicita d'avoir su à cette époque canaliser ses pulsions et refouler ses émotions. De ne même pas s'être posé la question de ses véritables sentiments envers Amandine. Il avait visiblement bien fait, puisque son amie semblait aujourd'hui nager dans le bonheur. Il était heureux pour elle. Son amande des bois. Sa fée du marais.

NATHALIE ET EDOUARD

Il était 9h30 lorsque Nathalie se réveilla. *Oh là là ! gémit-elle, c'est pas vrai ! Mon réveil n'a pas sonné ! Mais comment est-ce possible ? Je ne vais jamais pouvoir tenir mon timing !*

Lorsqu'elle examina le réveil de plus près, elle s'aperçut qu'en réalité, elle avait oublié de le programmer la veille. *Eh bien, si je commence à souffrir d'Alzheimer comme ma pauvre maman, on n'est pas sortis de l'auberge !* se moqua-t-elle d'elle-même. Puis, se souvenant de tout le travail qu'elle avait accompli la veille et la manière dont elle s'était littéralement écroulée sur sa chaise après avoir peaufiné le dernier menu, à la main, après les cent-quatre-vingt douze autres, après l'agencement de la salle, après la création des étiquettes, après leur répartition sur les tables, elle décida finalement de faire preuve d'un peu plus d'indulgence envers elle-même. D'ailleurs, qui le ferait, sinon ? Quelle personne dotée d'un minimum d'empathie et qui l'aurait secondée dans toutes ses tâches, allait lui pardonner d'avoir oublié de se réveiller ce matin là ? Aucune. Et pour cause, personne ne s'était proposé pour l'aider. Toute la charge de l'organisation de la noce reposait

entièrement sur ses épaules, ce qui n'était pas rien ! Le pire, c'était qu'elle n'avait même pas le droit de se plaindre, puisque c'était elle qui, dès le début, avait tenu à tout prendre en charge. Si elle avait su que ce serait aussi fatigant et compliqué, elle aurait accepté la proposition d'Amandine d'opter pour les services d'un « *wedding planner*² ». C'était plus cher, mais après tout on ne marie pas sa fille tous les jours. Mais justement, on ne marie pas sa fille tous les jours ! Nathalie s'était toujours dit que le jour où sa fille cadette se marierait, elle s'occuperait de tout dans les moindres détails, exactement comme elle l'avait fait pour ses deux sœurs aînées. Seulement voilà, la dernière mariée l'était depuis dix ans maintenant... et dix ans plus tôt, forcément Nathalie avait dix ans de moins, dix fois plus d'énergie, et surtout d'endurance... Et puis Marie et Julie avaient été moins exigeantes sur les détails. Et par dessus tout, plus conventionnelles. Beaucoup plus conventionnelles.

Avoir une fille aussi originale qu'Amandine avait toujours été pour Nathalie une grande fierté, autant qu'une source de fatigue et d'inquiétude. Elle aimait cette liberté d'esprit, cette indépendance, cette force, ce courage, cette endurance, qui

² *Wedding planner* : organisateur de mariage.

animaient sa fille depuis sa plus tendre enfance. Elle aimait son caractère passionné, ses idéaux, ses engagements. Elle l'enviait même, quelque part, de savoir mettre en action ce en quoi elle croyait. Car finalement, Amandine avait sans doute hérité ce tempérament de sa mère. La différence, c'était qu'elle, elle allait toujours jusqu'au bout de ses idées et de ses engagements. Elle ne craignait pas de les exprimer, de les imposer, défiant toutes les incompréhensions, les idées reçues, les moqueries. Amandine était tout simplement authentique. Elle étonnait, intriguait, gênait, agaçait parfois, mais elle imposait le respect. Nathalie était fière d'elle pour cela. Mais d'un autre côté, le tempérament extravagant de sa fille, laquelle était aussi exigeante envers les autres qu'elle l'était envers elle-même, pouvait parfois être fatigant, contraignant et très déstabilisant. Amandine était en demande permanente, parce que guidée par un perpétuel désir de changement, d'éloignement des sentiers battus. Hors cadre. Elle était toujours hors cadre. À chaque instant. Que cela plût ou déplût, elle s'en moquait. Elle suivait son idée. « *Qui m'aime me suive...ou pas* », telle était sa devise. Ainsi, cette idée de mariage dans la cabane de l'arbre de son enfance. Très original et romantique. Une idée séduisante, autant pour les mariés eux-mêmes que pour la famille des

mariés et leurs amis. Mais pour ce qui était de l'organisation et de la mise en place, alors là, c'était une autre paire de manches ! Tout devenait compliqué ! Faire entrer cent quatre-vingt treize personnes – pas une de plus ni une de moins, ainsi en avait décidé Amandine – dans une cabane de trois mètres sur trois : impossible. Convaincre le curé de la paroisse d'y grimper pour célébrer la cérémonie et bénir les époux, après avoir réussi à persuader Amandine de l'importance de se marier religieusement : extrêmement compliqué. Mission quasi impossible. Et pourtant, elle y était parvenue. Un bon point pour elle, parce que c'était loin d'être gagné d'avance. Comment gérer, en cas de pluie, les invités non parents et non témoins qui assisteraient à la cérémonie sur un écran géant, sous l'arbre abritant la cabane : solution encore en attente. Et comme il ne restait que vingt-quatre heures avant la cérémonie, il y avait fort peu de chance pour que la solution surgisse d'ici là, encore moins les outils pour la mise en place. Il ne restait plus qu'à prier pour que le temps leur soit clément. La danse du soleil autour de l'arbre, peut-être ? Après tout, les indiens de jadis pratiquaient bien la danse de la pluie ! Parfois même, ça marchait. Autre question cruciale : comment recevoir dignement la famille proche et les amis dans une maison sans

eau ni électricité ? Alors là, grand point d'interrogation. Car pour couronner le tout, la cerise sur le gâteau, Amandine tenait absolument à ce que le vin d'honneur et la soirée aient lieu dans le manoir de ses grands-parents – feu son grand-père devait se retourner dans sa tombe, lui qui n'invitait jamais personne –, une demeure superbe au demeurant, pouvant loger au moins dix familles. Mais le problème, c'était que sa propriétaire, sa belle-mère – de laquelle Amandine avait sûrement hérité le côté excentrique – refusait catégoriquement, et ce depuis toujours, d'y faire installer l'eau courante et l'électricité. Quand on lui en demandait la raison, elle répondait simplement que des générations de *de Saint Brice* s'en étaient très bien passées jusque là et qu'il n'y avait aucune raison pour que cela ne continue pas avec les nouvelles. « *Pour l'eau, il y a le puits, pour la lumière les bougies !* » ne cessait-elle de répéter à qui tentait une timide ouverture. Que répondre à cela ? Voilà des années qu'ils essayaient de la convaincre, qu'ils déployaient consciencieusement la panoplie des arguments les plus irréfutables, – du genre respect de l'hygiène élémentaire, par exemple –, rien à faire ! Pas question pour Ernestine de faire entrer le *progrès dévastateur* de ce siècle chez elle !

En attendant, tout cela lui compliquait énormément la tâche,

à Nathalie. Il avait fallu qu'elle aille se procurer trois nouveaux chandeliers, pour que chacun des invités en ait au moins un à disposition dans sa chambre. Elle avait acheté huit douzaines de bougies pour être bien sûre que personne n'en manque. Il avait fallu aussi qu'elle loue un groupe électrogène, parce que une soirée dansante sans électricité, il faudrait que cette brave Ernestine lui dise comment c'était possible ! Nathalie était littéralement débordée, submergée, éreintée, lessivée. Et vraiment très près de craquer. Mais ce n'était pas le moment, alors elle tenait bon. Même si elle faisait beaucoup d'efforts pour garder calme, patience et retenue, elle en voulait tout de même beaucoup à Edouard, son cher et très absent mari, lequel, depuis le début, ne faisait pas le moindre effort pour lui venir en aide. Il avait d'ailleurs une excuse toute trouvée : il travaillait, lui, alors qu'elle-même était déjà à la retraite. Elle avait donc tout le temps de s'occuper de ces « choses là », pendant que lui était débordé à son bureau. *Prendre quelques jours de congés pour m'aider ne lui serait même pas venu à l'esprit*, grinçait-elle entre ses dents, dans les moments les plus stressants. *Bien sûr, il préfère sa petite tranquillité au bureau, pendant que je me tape tout le boulot !*

*
**

Le fait était que depuis le début, Edouard avait prévenu sa femme qu'il ne voulait pas entendre parler de l'organisation de ce mariage, lequel, premièrement, était du grand n'importe quoi, et dont, deuxièmement, l'organisation aurait très bien pu être prise en charge par un « *wedding planner* », ainsi que l'avait d'abord envisagé Amandine. Nathalie avait encore une fois voulu se mêler de tout, eh bien qu'elle se débrouille ! Lui, n'avait rien à voir là-dedans et d'ailleurs, il avait été clair dès le début : avec le boulot qu'il avait, il n'avait pas le temps de s'en occuper. Chaque fois qu'il y repensait, il sentait monter sa tension. Cette idée de mariage écolo, la dernière lubie d'Amandine, était vraiment le truc le plus idiot qu'il lui eût été donné d'envisager. Les invités, famille, amis, connaissances, allaient mourir de rire. Il allait être la risée de tous ses collaborateurs, de ses équipes de travail, de ses relations professionnelles...C'était bien simple, il serait la risée de tous ! Si toutefois ils assistaient bien à la cérémonie. Car la météo prévoyait des orages pluvieux, et personne n'avait envie de se faire rincer ni de patauger dans la boue au milieu d'une pelouse. Parce que, évidemment, Amandine n'avait pas prévu ni voulu qu'on installe des tentes dans le parc, en cas de mauvais temps.

Pourquoi ? Mystère. Amandine avait, comme ça, d'incompréhensibles lubies, caprices, tocales ou a priori, que lui-même avait cessé de chercher à comprendre depuis belle lurette. De toute façon, chaque fois que par le passé il avait tenté de la dissuader de mettre à exécution ses projets insensés – et ceux-ci l'avaient tous été – sa femme avait défendu sa fille et s'était opposée à lui. Alors maintenant, qu'elles se débrouillent toutes les deux ! Quant à lui, il déclinait toute responsabilité ! Ah, cette Amandine et ses excentricités ! Et ce n'était pas Valentin, son futur mari, avec ses airs d'amoureux transi qui allait la dissuader de ce mariage ubuesque ! De toute façon, il était trop tard, maintenant. « *Vivement que ce mariage soit passé !* » pensa-t-il.

LEA

« Les yeux rivés sur la ligne d'horizon, Max se repassait en boucle les scènes des dernières vingt-quatre heures. Tout cela servirait-il à quelque-chose, finalement ? Toute cette violence était-elle vraiment nécessaire ? Au fond de lui, il connaissait la réponse. Aucune violence n'est justifiable, même au service d'une grande cause. Il le leur avait dit, aux autres, il avait tout fait pour les en convaincre, mais ils n'avaient pas voulu l'écouter. Et tout avait dégénéré. En quelques secondes. Un bain de sang. De part et d'autre. Des cris, des pleurs, des lamentations... Tout ça pour ça... Quel gâchis ! Stop. Fini. Il ne voulait plus. Ne pouvait plus. Demain, il prendrait la mer. Il s'en irait rejoindre son île, qu'il n'aurait jamais dû quitter et qui lui manquait tant. »

Léa sourit en terminant son huitième chapitre. Comme si elle-même se trouvait sur ce quai, là où le héros de son roman était en train de faire le point sur les derniers événements de sa vie. Comme si elle se réjouissait elle-même à l'idée de l'avenir qui attendait Max de l'autre côté de la mer. Léa était toujours habitée par ses personnages. Elle vivait leur vie, croyait en

leurs rêves, pleurait de leurs déboires, se réjouissait de leurs réussites. Rien d'inhabituel, en somme, pour une romancière dont la raison d'être est justement de créer ses personnages et de leur prêter vie. Puisque c'est elle aussi qui leur invente une existence, qui leur offre des rêves et les moyens de les réaliser. Mais pour Léa c'était plus que cela. Beaucoup plus que cela. Elle avait toujours la sensation, à un moment donné, que ses personnages lui échappaient, qu'ils se mettaient à suivre leur propre route, que c'étaient eux qui l'emmenaient là où ils le voulaient et non l'inverse. Elle se surprenait alors à être agréablement ou désagréablement surprise de leurs choix, les désapprouvant parfois, mais se sentant incapable de les faire changer de direction. Il ne lui restait donc plus qu'à les suivre du regard sur l'écran de son imaginaire, puis à retranscrire fidèlement leurs expériences en tapant sur les touches de son clavier. À vivre avec eux leurs émotions, aussi. Parfois joyeusement, parfois douloureusement. Ce qui était le cas à ce stade de son roman. À l'idée que Max, en s'exilant sur son île paradisiaque, allait pouvoir enfin oublier toutes les souffrances qu'il venait de subir, elle se sentit submergée par une vague de bonheur, comme si elle était lui. Déjà là-bas. Allongée sur la plage, à écouter le léger souffle du vent dans les branches de

palmier et le ressac des vagues écumantes sur le sable blanc.

Léa était tellement concentrée sur l'écran de son ordinateur qu'elle ne s'était même pas rendu compte qu'un voyageur était à présent installé sur le siège à côté du sien. Quand elle s'était elle-même assise, la place était vide. À aucun moment elle n'avait remarqué sa présence plutôt silencieuse. Jusqu'à cet éclat de rire. Tonitruant. Ce genre de rire qui fait se retourner toute une salle de cinéma lors de la projection d'un film comique. Discrètement, elle jeta un œil sur le côté, s'apprêtant à voir un homme penché sur un Smartphone ou une tablette. Mais non, son voisin – car son co-voyageur était de sexe masculin – tenait un magazine entre ses mains, ou plutôt... était-ce une carte routière ? Non, ce n'était pas ça... On aurait dit une carte d'anniversaire. Immense. Waouh, la taille de la carte ! Ce qui était écrit dessus avait l'air très drôle, en plus. Le gars semblait pris d'un fou-rire irrésistible. Drôle, oui. Communicatif, oui. Mais... interminable. *Bon, c'est bien gentil, tout ça, mais il faudrait peut-être penser à s'arrêter de rire, maintenant, j'ai besoin de calme pour écrire, moi !* s'énerma Léa en son for intérieur, tentant vainement de se concentrer sur son écran. Mais le rire ne s'arrêtait pas. Pire, il

redoublait d'intensité ! Se mit à résonner dans sa tête. Décibels retentissants qui rebondissaient sur les parois de son cerveau en ébullition. Elle ne s'entendait même plus penser. Ne parvenait plus à sortir le moindre mot de son imagination anesthésiée. Elle se tourna alors vers lui et lui lança un regard incendiaire qu'il ne remarqua même pas. Le gars était plié en deux de rire. Il se tenait le ventre à deux mains, totalement inconscient de tous les regards fixés sur lui. Léa hocha la tête d'un air consterné.

— Il y a des gens qui n'ont vraiment pas peur du ridicule, ne put-elle s'empêcher de marmonner.

— Pardon ?

Le gars venait de lui répondre, en même temps que s'était arrêté son rire. Soudainement. Instantanément. Comme l'eau s'arrête de couler du robinet quand on en tourne la manette.

— Qu'est-ce que vous venez de me dire ? insista-t-il.

— Qui ? Moi ? Rien du tout, répondit Léa, de très mauvaise foi.

— Si, si, j'ai très bien entendu ce que vous avez dit : *«il y a des gens qui n'ont vraiment pas peur du ridicule»*.

— Eh bien oui, c'est ce que j'ai dit, oui ! Non seulement vous n'avez pas peur du ridicule, mais en plus, vous n'avez

aucun respect pour les gens qui vous entourent. On n'entend que vous à des kilomètres à la ronde !

— À des kilomètres à la ronde... Eh ben, dites donc, j'ai une sacrée voix de stentor, il va falloir que je pense à la faire valoir à l'opéra.

Léa ne répondit pas.

— Vous avez pu remarquer que mon rire dérangeait quelqu'un d'autre que vous ?

— Bon, ça va, arrêtons là, on ne va pas en faire tout un plat !

— Mais c'est vous qui en faites tout un plat !

— Ok, c'est bon maintenant !

— Non, c'est pas bon, non ! Vous m'avez manqué de respect, là. J'exige des excuses.

Léa se figea sur place. *Le culot de ce type !* Rouge de colère, elle se retourna vers le voisin sans gêne auquel, jusque là, elle avait répondu sans le regarder. Et là, le découvrit de nouveau hilare.

— Du calme, je plaisantais. Je voulais seulement voir vos yeux. Vous vous énervez vite, vous, dites donc. Ceci dit, vous avez de très jolis yeux et vous êtes belle quand vous êtes en colère.

Léa resta sans voix. Elle s'attendait à devoir remettre

l'effronté à sa place, et voilà qu'il lui faisait une réponse totalement imprévue. Il lui faisait du gringue, en plus ! Du coup, elle était complètement déstabilisée. Et justement, hormis pour tout ce qui avait trait à ses romans, elle avait horreur d'être prise au dépourvu.

— Restons-en là, d'accord ? Je dois me concentrer sur mon travail.

— Ok, pas de problème.

— ...

— Qu'est-ce vous faites comme travail ?

Léa se retourna de nouveau vers son voisin et lui répondit d'un bref et très expressif « stop ! »

— Ok, ok, j'arrête de vous embêter.

À peine cinq minutes plus tard, il revint à la charge.

— Vous êtes écrivain, c'est ça ?

Léa poussa un soupir excédé. « *C'est pas possible, je ne vais pas me coltiner ce relou pendant quatre cent kilomètres !* »

— D'abord, on dit écrivaine. Comme vous pouvez le constater, je suis de sexe féminin.

— « *Écrivain.* » On dit « *Écrivain* ». Quand on est amoureux de la langue française et respectueux des traditions.

Les puristes affirment que mettre le terme écrivain au féminin est impropre.

— Ah oui ? Comme l'est la femme, je suppose. C'est ça ? Impropre ?

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire. Vous prenez toujours tout au pied de la lettre comme ça ?

— Je sais bien que ce n'est pas ce que vous avez voulu dire, vous me prenez pour une imbécile ? Seulement, dans l'inconscient masculin, c'est tout de même bien ce que ça signifie : la femme ne mérite pas d'accéder à certains métiers nobles, parce qu'elle est impropre à y accéder.

— Ouh là là... vous êtes du genre compliqué, vous... Vous décortiquez toujours tout comme ça ?

— Il ne fallait pas me brancher sur le sujet.

— Vous êtes féministe ?

— Féministe ? Non ! Pas du tout ! C'est quoi ce mot, d'ailleurs ? Ça ne veut rien dire et je n'ai pas besoin d'être féministe. Je m'assume et m'affirme très bien toute seule sans avoir besoin d'un leitmotiv comme celui-là.

— Ça, je n'en doute pas, répondit-il d'un air narquois.

— Vous croyez que vous pouvez tout vous permettre comme ça, sous prétexte que vous appartenez au genre

masculin ? Pour votre information, en chaque homme réside une part de féminité. Et inversement. Que diriez-vous si demain tous les noms et qualificatifs étaient au féminin et uniquement au féminin, et que l'on ne vous accorde leur genre masculin, à vous les hommes, que de manière exceptionnelle ?

— Ok, une intello... j'arrête là.

— Quoi ? Comment ça une intello ?

— Je n'ai rien dit, je n'ai rien dit ! J'arrête. Voilà, ça vous va comme ça ?

— ...

— En tout cas, vous écrivez vachement bien.

De nouveau, Léa se retourna d'un mouvement vif :

— Parce qu'en plus vous lisez par-dessus mon épaule ?

— Ben votre ordi est ouvert juste devant vous, je n'ai pas beaucoup d'effort à faire.

— Mais personne ne vous demande de faire des efforts pour me lire ! Rohh, mais qu'est-ce que je raconte, moi ? Vous n'avez pas à lire ce que je suis en train d'écrire, point barre !

Sur ces mots, Léa referma rageusement son ordinateur, tout en lançant à son voisin, de nouveau mort de rire : "Fin de la discussion !"

THIBAUT

Ecouteurs sur les oreilles, yeux fermés, Thibaut écoutait un morceau des Pink Floyd. Il avait autant envie de se trouver dans ce train direction Niort que de plonger tout nu dans une eau à zéro degrés. Quoique... après tout, la solution était peut-être là : mourir gelé. Tout laisser derrière. Présent, passé, futur. Ce futur, qu'en de brefs moments de lucidité il avait tout de même envisagé de vivre, parfois. *On ne sait jamais...* De toute façon, son avenir ne pouvait pas être pire que son présent. Ou bien ses moments de lucidité étaient-ils, au contraire, ceux pendant lesquels il pensait que la vie ne valait pas la peine d'être vécue, qu'il valait mieux tout arrêter tout de suite, avant que ne survienne le pire du pire. Mais il avait promis à Valentin d'être présent à son mariage. D'ailleurs, c'était lui le témoin du marié et ça ne se faisait pas pour un témoin d'abandonner sa mission à la dernière minute. Et puis, s'il était bien une mission digne d'être prise très au sérieux en la vanité de ce monde, c'était celle qu'il s'appropriait à remplir. Car même s'il n'était pas absolument sûr d'adhérer à cette idée d'union sacrée et tout le tralala religieux derrière, il était fier que son